

CORONAVIRUS : REGARDS SUR UNE CRISE

La série de contributions "Coronavirus : regards sur une crise" de Terra Nova s'efforce de mettre en partage des réflexions, témoignages et questionnements suscités par la pandémie de Covid-19 et ses multiples conséquences. Nous avons souhaité à cette occasion ouvrir nos pages à de nombreux partenaires extérieurs d'horizons variés, témoins, acteurs, experts et constituer ainsi un laboratoire intellectuel à ciel ouvert. Les idées qui y sont exposées ne reflètent pas toutes les positions collectives de Terra Nova.

LES FORMES DE L'EXPERTISE EXPRIMENT DES RAPPORTS DIFFÉRENTS À LA NATURE

27 avril 2020 | Par Frédéric Keck, Laboratoire d'anthropologie sociale (CNRS)

Si l'on veut réfléchir aux modalités d'articulation de la crise sanitaire du Covid-19 avec la catastrophe écologique en cours depuis une quarantaine d'années, on peut faire travailler ensemble spécialistes de la santé publique et spécialistes des sciences sociales et environnementales ; mais on peut aussi décrire comment les différents savoirs mobilisés dans la gestion d'une crise sanitaire engagent des rapports différents à la nature et aux événements qui l'affectent.

Lorsque l'on observe la composition du comité scientifique qui conseille le président de la République sur les mesures à prendre contre le Covid-19, présidé par l'immunologiste Jean-François Delfraissy, on constate qu'à côté de la présence bienvenue mais minoritaire des sciences sociales (Laetitia Atlani-Duault et Daniel Benamouzig), ce comité est composé de quatre groupes d'experts en sciences de la vie : des médecins praticiens (Lilia Bouadma et Pierre-Yves Drouet), des virologues (Bruno Lina), des infectiologues (Denis Malvy, Yazdan Yazdanapanahet Didier Raoult, remplacé par le président du Haut Conseil de la santé publique, Franck Chauvin, qui est lui-même épidémiologiste au CHU de Saint-Etienne) et enfin des épidémiologistes de l'Institut Pasteur (Simon Cauchemez et Arnaud Fontanet).

Si les médias français se sont emparés de cette liste pour examiner la légitimité et la capacité de spécialistes si différents à travailler ensemble dans un temps si court, alors que d'autres comités d'experts en charge des maladies infectieuses émergentes se réunissaient en France depuis des années, ils ont peu commenté la composition disciplinaire du comité et ce qu'elle implique pour les priorités du gouvernement français dans la gestion de cette épidémie. Le travail que j'ai mené à Hong Kong, Taiwan et Singapour depuis 2007, qui sera publié après le confinement dans un livre intitulé *Les sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine* (Bruxelles, Zones sensibles), me permet de proposer les analyses suivantes sur les trois disciplines scientifiques principalement représentées dans ce comité.

La virologie a connu un développement exponentiel grâce à la découverte de nouveaux virus depuis l'émergence dans les années 1970-1980 d'Ebola et du VIH/Sida d'origine simienne en Afrique, et surtout grâce aux technologies de séquençage génétique appliquées dans les années 1990-2000 aux virus de grippe aviaire (H5N1, H5N8, H7N9...) ou porcine (H1N1) et aux coronavirus issus des chauve-souris type SRAS ou MERS en Extrême-Orient et au Moyen-Orient. Les virologues sont capables, grâce aux séquences génétiques des virus, de simuler par ordinateur l'émergence des virus dans les réservoirs animaux et leurs effets dans les cellules humaines où ils déclenchent des réactions immunitaires catastrophiques. C'est pourquoi j'ai développé la métaphore des « chasseurs de virus » qui leur est souvent appliquée pour expliquer qu'ils ne se contentent pas de contenir les virus dans le monde sauvage mais qu'ils peuvent prendre le point de vue des animaux sur les populations humaines à partir des mutations des virus. Je veux dire par là, en reprenant les travaux de Philippe Descola et Eduardo Viveiros de Castro sur les sociétés de chasseurs en Amazonie, que les virologues sont les plus à mêmes, parmi l'ensemble des sciences du vivant, de porter les questions écologiques posées par les pandémies, car leurs méthode de travail les oblige à se décentrer de l'humanité pour suivre les virus émergents chez les oiseaux ou les chauve-souris, qui en sont les principaux réservoirs. J'ai décrit les techniques par lesquelles les virologues préparent les sociétés humaines à des pandémies d'origine animale (sentinelles détectant les signaux d'alerte précoce des transmissions zoonotiques, simulations de pandémies dans les hôpitaux, les marchés et les fermes, stockage de masques, vaccins et antiviraux) comme des techniques cynégétiques, au sens où elles déplacent dans les sociétés que Michel Foucault appelle « biopolitiques » des compétences de lecture des signes venant des animaux qui viennent des sociétés de chasseurs-cueilleurs.

Le problème, pour les sociétés modernes, est de savoir comment ces « chasseurs », dont la réactivité stratégique et l'intelligence biologique sont les principales vertus, peuvent construire ces systèmes d'alerte précoce avec de grandes institutions « pastorales », comme les Etats-nations et les industries pharmaceutiques multinationales dont le but affiché est de sauver des vies tout en accumulant des profits économiques mesurables par des taux de croissance. Michel Foucault a en effet montré que la « biopolitique » des Etats modernes reprend les compétences des sociétés pastorales, c'est-à-dire le regard surplombant et bienveillant du pasteur qui maximise la santé de son troupeau en faisant parfois quelques sacrifices d'individus – comme on l'a vu récemment avec le débat sur « l'immunité de troupeau » (*herd immunity*) dans les pays anglophones.

L'épidémiologie moderne, si elle est apparue dans les sociétés européennes dans les années 1830 avec l'épidémie de choléra, a connu son premier développement mondial après la pandémie de grippe H1N1 de 1918 (dite « espagnole » car l'Espagne, pays neutre dans la Première Guerre mondiale, était le seul Etat à déclarer ses cas) mais surtout avec la mise en place d'une méthode de détection rapide dans les *Centers for Disease Control* aux Etats-Unis dans les années 1980 (appelée *fieldwork epidemiology*) et de modèles mathématiques assistés par ordinateur dans les années 2000 (notamment dans l'école d'épidémiologie de *l'Imperial College* à Londres). Elle se divise ainsi en deux tendances : une étude rétrospective des facteurs d'émergence d'une épidémie (distribution sociale, causalité virale) et des modèles prospectifs permettant de prévoir, à partir d'un certain nombre d'indicateurs (taux de contagion, taux de létalité, espace inter-générationnel), le devenir de l'épidémie. Cette distinction est bien illustrée à travers la double compétence d'Arnaud Fontanet, plus rétrospective, et de Simon Cauchemez, plus prospective, dans le comité Delfraissy. Elle prend ainsi le risque d'être accusée de fausse alerte ou d'erreur dans la manipulation des données. Mais elle reçoit aussi une plus grande attention de la part des gouvernements qui doivent décider des mesures coûteuses (confinement, tests, traitements...) sur la base de leurs modèles. En faisant ce travail le plus souvent à l'échelle nationale, les épidémiologistes pratiquent une politique de prévention, qui consiste depuis deux siècles à calculer les risques épidémiques sur un territoire pour adapter les mesures étatiques aux besoins économiques et sanitaires de la population.

Les infectiologues occupent une position intermédiaire entre ces deux groupes. L'infectiologie est apparue dans les années 1980 en France avec l'épidémie de VIH/Sida sur les ruines de ce que l'on appelait la « médecine tropicale », qui visait à maîtriser les maladies dans les colonies pour éviter à la fois les menaces qu'elles faisaient peser sur la « mise en valeur » des populations coloniales et sur les populations françaises qu'elle pouvaient infecter en métropole ou dans les colonies. L'infectiologie occupe une position intermédiaire entre la connaissance des virus et celle de leur contagion épidémique : elle étudie comment un pathogène « infecte » un organisme – sans cependant disposer de tout le dispositif chimique de l'immunologie, discipline qui s'est développée séparément et de façon souvent spéculative avec Metchnikoff en France, Ehrlich en Allemagne, Jerne au Danemark et Burnet en Australie. L'infectiologie est moins théorique et plus pratique que l'immunologie : c'est pourquoi elle recueille une plus grande attention de la part des gouvernements. Que le héros du Covid-19 en France soit un infectiologue, Didier Raoult, qui n'a jamais travaillé sur les coronavirus mais qui a une grande expérience à la fois dans l'administration de la chloroquine en Afrique de l'Ouest et dans la découverte de « minivirus » à ce jour inoffensifs dit beaucoup de la déconnexion de la France par rapport à la recherche sur les coronavirus marquée depuis le SRAS par les noms de Malik Peiris à Hong Kong, Zhong Nanshan à Canton, Christian Drosten en Allemagne ou Albert Osterhaus aux Pays-Bas. Comment expliquer cette singularité, alors que des chercheurs comme Bruno Canard ou Hubert Laude travaillaient depuis une vingtaine d'années sur les coronavirus chez les humains et les animaux ? On peut avancer plusieurs acteurs : la canicule de 2003 a détourné le regard des autorités sanitaires françaises de la crise du SRAS, le débat sur le foulard islamique en 2004 a conduit à ironiser sur les sociétés asiatiques qui portent des masques chirurgicaux dans l'espace public, mais je retiendrai ici un troisième fait : la France est le seul pays à avoir inscrit le principe de précaution dans sa Constitution en 2005 et à l'avoir appliqué au domaine sanitaire. Le principe de précaution a en effet été inventé en Allemagne dans les années 1970 pour les dégâts industriels, notamment dans le domaine du nucléaire. Il se justifie moins bien dans le domaine sanitaire, où il conduit le gouvernement à maximiser les risques épidémiques et à prendre des mesures sanitaires dont le coût économique et humain peut être supérieur au nombre de vies sauvées par le contrôle de l'épidémie. Si l'application du principe de précaution au domaine sanitaire est peut-être une invention française, c'est que la France avait besoin de cette transition pour passer de la prévention à la préparation. Mais en focalisant le débat public sur les interventions du gouvernement, il a laissé dans l'ombre l'ensemble des mesures quotidiennes que la société civile peut prendre pour limiter les dégâts des pandémies causées par les perturbations écologiques.

On ne peut donc pas affirmer que le président de la République s'appuie sur « la Science » pour soutenir ses décisions sur la gestion de l'épidémie de Covid-19, ni s'alarmer de la déconnexion entre la gestion de cette épidémie et celle de la crise écologique. Les trois sciences de la vie sur lesquels s'appuie Emmanuel Macron reflètent chacune un rapport différent à la nature : les virologues expriment les compétences des chasseurs-cueilleurs lorsqu'ils préparent les humains à des pandémies venant des animaux, les épidémiologistes expriment les compétences des pasteurs quand ils conseillent le gouvernement sur la bonne gestion de l'épidémie à travers des campagnes de prévention, les infectiologues expriment un mixte entre ces deux compétences lorsqu'ils invoquent le principe de précaution pour protéger la population sur un territoire national en maximisant les risques. La confusion de nos débats sur le confinement vient peut-être de ce que ces trois groupes d'experts en sciences de la vie ne peuvent déboucher sur un consensus, malgré l'aide attentive des sciences sociales. S'ils ont réussi à travailler ensemble dans un contexte d'urgence, c'est en apprenant à confronter la diversité des méthodes et des modèles qu'ils construisent pour connaître « la nature ». Mais comme l'a montré Philippe Descola, « la nature » n'existe pas en-dehors des relations que les humains nouent avec des non-humains dans des environnements différents. La question qui se pose est donc de savoir comment ce comité pourra travailler en-dehors de la période d'urgence du confinement pour penser tous les aspects de cette pandémie qui renvoie aux origines de la domestication des animaux par les humains.